

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges ATHANASIADES

Les Psaumes : des mots pour la prière

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 213-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Les psaumes*

## *Des mots pour la prière*

### I. LA NOUVELLE TRADUCTION DU PSAUTIER

Saviez-vous que la Bible est aujourd'hui traduite dans plus de 1600 langues, en totalité ou en partie ? Des milliers de traducteurs sont actuellement à l'œuvre dans le monde, soit pour traduire la Bible dans de nouvelles langues, soit pour compléter la traduction là où elle n'est que partielle, soit pour préparer des révisions de versions existantes.

Dans les pays où la traduction de la Bible connaît déjà une longue histoire, les spécialistes admettent que des révisions ou de nouvelles traductions sont périodiquement nécessaires pour un certain nombre de raisons : la découverte de nouveaux manuscrits hébreux ou grecs permet d'établir un texte de base plus sûr ; l'évolution d'une langue vivante où des expressions du passé ne sont plus employées aujourd'hui dans le même sens qu'autrefois ou appartiennent à un style qui n'est plus usuel ; la nécessité de disposer de textes immédiatement compréhensibles, sans notes, comme les traductions liturgiques par exemple.

#### **Les traductions liturgiques**

Parmi ces innombrables versions, arrêtons-nous aux traductions liturgiques de la Bible, dans un survol rapide, des origines à nos jours. On croit souvent que l'histoire des traductions liturgiques ne date que du dernier Concile ; on oublie alors que cette histoire est presque aussi ancienne que le texte lui-même de la Bible.

Lorsque les Juifs revinrent d'exil, ils ne parlaient plus l'hébreu, mais l'araméen. Leur liturgie se célébrait en hébreu ; ils lisaient l'Écriture en hébreu ; ils priaient en hébreu ; mais les fidèles des synagogues de Palestine avaient besoin de traductions en araméen, d'abord improvisées, puis rédigées : c'est l'origine des Targums. Les Juifs d'Alexandrie n'hésitèrent pas à traduire en grec toute la sainte Écriture. Il en existe plusieurs versions, à côté de la plus célèbre, celle de la Septante, terminée au deuxième siècle avant notre ère.

L'Église primitive a très tôt ressenti la nécessité des traductions, puisqu'il fallait annoncer l'Évangile à tous les peuples. Bien que le Nouveau Testament, tel que nous l'avons reçu, soit écrit en grec, il est certain que les premiers chrétiens ne savaient pas tous la langue grecque.

Les premières versions chrétiennes connues peuvent remonter au deuxième siècle, aussi bien en Orient qu'en Occident. Malgré la célébrité de la Vulgate latine du quatrième siècle, faut-il rappeler que ce n'est pas l'Église de Rome qui fut la première à parler latin, mais l'Église d'Afrique ?

Et puis, en sautant des siècles, n'oublions pas trois grands moments de la langue vivante dans la liturgie romaine. Au neuvième siècle, les saints Cyrille et Méthode traduisent la Bible et célèbrent la liturgie en slavon. En Allemagne, bien avant la Réforme du seizième siècle, les fidèles chantent dans leur langue des chants de la messe. Au dix-septième siècle, les missionnaires jésuites traduisent le missel en chinois.

Mais cela ne constitue pas encore une tradition à proprement parler. Dès le Concile, il fallut « réinventer » la science et l'art de la traduction liturgique.

Et quelle science et quel art ! Saint Jérôme qui le savait mieux que tout autre nous fait part de ses inquiétudes : « Si je m'en tiens au mot à mot, cela n'a pas de sens ; si la nécessité m'oblige à changer l'ordre du texte ou ses expressions, j'ai l'air d'être infidèle à mon devoir de traducteur. » Le pape Paul VI situait exactement le problème de la traduction liturgique, quand il s'adressait aux traducteurs lors d'un congrès à Rome en 1965 : « Les traductions qui étaient publiées ici ou là, avant la promulgation de la Constitution sur la liturgie, avaient pour but de faire comprendre aux fidèles les rites célébrés en langue latine ;

c'étaient des auxiliaires pour le peuple qui ne connaît pas cette langue ancienne. Mais maintenant, les traductions font partie des rites eux-mêmes ; elles sont devenues la voix de l'Eglise. » Ces traductions, disait aussi le Pape, sont tellement importantes, tellement délicates, qu'elles ne peuvent être menées à bien que par une confrontation des pensées de tous les intéressés.

## **Les psaumes en français**

Ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier que l'on a traduit les psaumes en français. Depuis la première traduction connue, au début du douzième siècle, on en compte près de 2000. Plusieurs sont célèbres. Une vingtaine sont disponibles en librairie actuellement. Au moment où la nouvelle traduction paraît dans les bréviaires, il est peut-être intéressant de la présenter.

## **Historique**

L'annonce d'une traduction œcuménique de la Bible (la TOB) en 1965, fit naître l'idée d'une version française des psaumes qui pût être à la fois interconfessionnelle, hautement qualifiée du point de vue scientifique et utilisable dans la liturgie. Mais il apparut assez vite, au cours du travail, que les exigences d'une version scrupuleusement littérale et celles d'un usage liturgique ne se recouvraient pas entièrement.

Deux Commissions se constituèrent alors, également œcuméniques, qui travaillèrent plusieurs années en collaboration étroite, mais chacune selon son objectif propre.

C'est en octobre 1966 que la Commission mixte a été constituée. Elle comprenait des exégètes, dont certains faisaient partie de la Commission scientifique de la TOB, des écrivains, des musiciens, des liturgistes, des pasteurs, représentant plusieurs confessions et plusieurs pays francophones.

En 1968, les deux Commissions publièrent un premier essai de vingt-cinq psaumes, comprenant les deux traductions en regard. Tout en

suscitant des sympathies, cet essai reçut des critiques qui ont permis de préciser les objectifs essentiels : le texte à traduire, les destinataires de la traduction, le style à employer.

### **Le texte à traduire**

Bien sûr, le Concile avait souhaité, dans la Constitution sur la Révélation divine, que les traductions soient faites de préférence à partir des textes originaux. Mais pour le Psautier, le problème se présente d'une manière complexe : depuis ses origines, en effet, l'Eglise avait utilisé la Septante surtout. Ce texte avait passé dans la liturgie latine et, depuis des siècles, faisait partie de sa tradition. Alors fallait-il traduire littéralement la Septante ou le texte hébreu ?

Après une étude approfondie de la question, aussi bien dans ses principes que dans ses applications, une option à la fois précise et souple a été prise : le texte à traduire sera le texte reçu de la Bible hébraïque. Mais la traduction sera attentive à la version des Septante, au Nouveau Testament, aux liturgies chrétiennes, non pour s'enfermer dans un moment de l'histoire, de la culture, de l'herméneutique, mais pour laisser le texte inspiré ouvert à son accomplissement. En outre, dans quelques cas majeurs pour la pensée chrétienne, ainsi que pour certains passages obscurs ou douteux dont on a donné une liste, la Septante a été suivie de préférence au texte hébreu.

### **Les destinataires**

Une traduction liturgique des psaumes s'adresse à l'ensemble des fidèles, quel que soit le niveau de la culture humaine et biblique, littéraire et historique de chacun. Certes, une initiation est toujours nécessaire, un approfondissement toujours souhaitable. Mais il s'agit de rejoindre le lecteur dans sa langue, celle d'aujourd'hui, et non dans un certain « patois de Canaan » comme on peut appeler le vocabulaire ecclésiastique français des siècles passés. C'est cette préoccupation qui a orienté le choix du langage à employer, avec tout le respect dû à la qualité littéraire, à la structure poétique du psaume original.

Une version liturgique, en effet, ne pouvait ignorer que les psaumes sont des poèmes destinés à être priés, en privé ou dans une célébration, à être proclamés, chantés, mémorisés. Voilà des exigences précises, mais rendues moins difficiles, heureusement, grâce à l'expérience déjà longue du *Psautier de la Bible de Jérusalem* en particulier.

Deux extrêmes à éviter, à gauche comme à droite : une fidélité littérale qui ne tient pas compte de la forme poétique essentielle aux psaumes et l'imposition d'une forme poétique régulière, sans surprise, mais qui n'est pas celle du psaume.

C'est donc à la lumière de ces principes que la Commission a travaillé. Formée des neuf membres suivants : Jean Alexandre, Georges Athanasiadès, Marc Blanzat, Jacques Chopineau, Jean-Eudes David, Jean-Louis Déclais, Joseph Gelineau, Patrice de La Tour du Pin, Didier Rimaud, elle a publié un premier état de sa traduction complète en 1973 sous le titre : *Psautier français*, une proposition œcuménique, avec en sous-titre : version nouvelle pour la prière, la lecture publique et le chant.

Cette publication se présentait elle-même comme un jalon, non comme un terme. Ainsi, dans beaucoup de cas, nous avons pris des risques, nous nous étions volontairement exposés aux réactions, aux critiques, pour vérifier la justesse ou la fausseté d'intuitions, de correspondances, de transpositions. Le volume, imprimé à quelques milliers d'exemplaires fut donc mis à l'épreuve, aussi bien par des personnes privées, les meilleurs spécialistes du moment, que par des groupes, des communautés qui l'expérimentaient dans leur prière chorale. Chacun était invité à envoyer ses observations. Ces centaines de réponses furent examinées par une Commission d'experts : P. Beauchamp, J.-F. Frié, M. Mannati, B. Sébire. Ceux-ci travaillèrent un an et transmirent leurs conclusions et leurs propositions aux traducteurs.

Notre Commission remit en chantier la totalité de la traduction, en rediscutant certains passages avec le responsable des réviseurs. L'évêque francophone, qui nous avait confié notre mandat, avait suivi le travail et fait ses propres remarques. C'est lui qui, en la fête de saint Jérôme le 30 septembre 1977, a donné l'imprimatur au texte définitif, celui des bréviaires de cette année 1980.

## **Caractéristiques fondamentales**

Le lecteur comprendra que cet article ne veut pas faire de la réclame pour la nouvelle traduction. Des revues spécialisées l'ont fait. Il faut peut-être rappeler que la traduction « la meilleure » n'existe pas. Elle peut seulement — et elle le doit dans toute la mesure du possible — être « bonne pour... ». C'est ainsi, par exemple, que les Sociétés bibliques, en plus de leur programme traditionnel, se préoccupent de fournir des textes aux milieux suivants : 1. les nouveaux lecteurs ; 2. les enfants et les jeunes de 5 à 18 ans ; 3. les étudiants et les jeunes de 18 à 25 ans ; 4. les femmes ; 5. les aveugles et les personnes à la vue faible ; 6. les groupes et les situations spéciales ; 7. les auditeurs de la radio et les téléspectateurs ; 8. les auditeurs de cassettes et de bandes magnétiques. Programme étendu, encore qu'il ne soit pas complet.

Au prix de longues patiences — des heures, parfois, pour quelques lignes — aboutissant à d'heureuses trouvailles ou à des repentirs douloureux, la traduction s'est efforcée d'échapper à un certain nombre de tournures qui déroutent inutilement l'esprit et qui déparent les meilleures versions.

## **Fidélité au texte de départ**

Le texte de base est donc le texte hébreu massorétique, avec sa vocalisation et sa ponctuation, c'est-à-dire que les traducteurs renoncent aux corrections et aux conjectures qui apparaissent encore dans la plupart des versions récentes.

« *Hebraica veritas* », c'était déjà l'idéal de saint Jérôme. Mais qui ignore que, à la limite, une traduction littérale peut être infidèle ? Voici quelques exemples, anecdotiques, mais sûrement significatifs.

Dans le psaume 28 (numérotation liturgique), le Seigneur « fait bondir comme un poulain le Liban ». Pauvre Liban — ou pauvre Seigneur — s'il ne bondit que comme un veau ! Pourquoi ? Parce que le mot hébreu signifie le veau, en chair ou en or, comme dans l'Exode, par exemple. Mais voilà qu'en français, dans le vocabulaire sportif, un veau c'est un mauvais cheval de course, une automobile peu nerveuse. Alors est-il

exact de traduire : « Le Seigneur fait bondir comme un veau le Liban » s'il s'agit d'un bondissement spectaculaire, dans un contexte plus spectaculaire encore ?

Comme chacun sait, l'huile, dans la Bible, est un signe de bénédiction divine. Ce symbolisme, nous ne pouvons l'ignorer. Dans le psaume 132, que faire avec cette huile qui dégouline sur la barbe et le manteau d'Aaron ? Dans ce contexte, l'huile risquerait de sentir le garage ou la cuisine. En 1973 déjà, la traduction avait remplacé l'huile, qui apparaissait dans toutes les versions, par le baume précieux et le parfum. Les lecteurs, les utilisateurs et les réviseurs n'ont pas regretté l'absence de l'huile dans ce merveilleux psaume.

Et la graisse qui, dans les prescriptions rituelles, est réservée à la divinité ? Est-elle si appétissante dans le psaume 62 : « Comme de graisse et d'huile, je me rassasierai » de la plupart des traductions ? Nous avons préféré « comme par un festin je serai rassasié ».

On connaît bien, dans la Bible, le symbolisme de la corne. Quand la corne de quelqu'un s'élève, il se sent fort et assuré. On détruit la force de quelqu'un en lui abattant les cornes ou en les donnant à un autre. Que faire avec la dizaine d'emplois métaphoriques de ce mot hébreu ? Elle est devenue, selon les contextes, une arme de victoire, le front des impies (qui sera brisé ou qui pourra s'élever), la force, la vigueur. Il va sans dire que nous avons eu recours à ces « abstractions » uniquement en cas d'impossibilité d'un mot concret.

Voilà quelques détails. Mais une question comme celle de la conjugaison du verbe hébreu, par exemple, pose des problèmes qui souvent dépassent la traduction et orientent une interprétation. Le verbe hébreu, on le sait, exprime d'abord l'aspect de l'action : terminée ou unique, inachevée ou répétée. Le temps, au contraire, n'est exprimé que secondairement. On devine les difficultés, sachant que des versions comme la Septante ou la Vulgate ont traduit d'une façon quasi automatique par du passé et du futur.

On imagine aussi les problèmes délicats des hébraïsmes évidents, pour lesquels il s'agit de trouver des équivalences. Par ailleurs, on affirme souvent que l'hébreu est une langue incapable d'exprimer la subordination, qu'il se contente de juxtaposer les propositions ou de les lier

par la conjonction « et ». Là encore, que de nuances ! Peut-on espérer qu'une équipe, réunissant des compétences et des sensibilités diverses, possède plus de chances pour réussir certaines quadratures de cercles ?

### **Fidélité au texte d'arrivée**

Dès le milieu du XXe siècle, l'Eglise catholique disposait de diverses traductions permettant aux fidèles de chanter les psaumes selon leurs formes littéraires. La Bible de Jérusalem représente sans doute un moment de la culture biblique dans l'Eglise. Sa première version des psaumes, en 1950, ouvrait une voie dans le style des traductions bibliques françaises. Elle soignait particulièrement la forme poétique, lui donnant une qualité et une densité qui avaient fait la popularité des versions allemande et anglaise à partir du XVIe siècle.

Parallèlement à la traduction « ordinaire », plusieurs fois révisée, elle fournissait, en 1961, une « traduction rythmique pour le chant et la prière ». C'est le célèbre *Psautier de la Bible de Jérusalem*, qui a peut-être réappris la prière des psaumes à une génération de fidèles de langue française. Des options stylistiques déclarées, sa poétique, le système rythmique qui lui sert de base, lui ont valu à la fois le succès et la contestation. Mais le ton était donné.

La première option que nous avons à prendre concernait la langue. Le volume de 1973 s'appelait : *Psautier français*. Mais quel français ? Un français vivant, une langue fraîche, un certain classicisme fait de rigueur et de simplicité. Ce premier état du texte allait sans doute trop loin dans ce français courant qui, délibérément, avait voulu remplacer un jargon pieux ou un certain maniérisme. La version définitive devait faire coïncider la simplicité de la langue avec le ton poétique capable de porter la prière d'une assemblée. De plus, les psaumes étant destinés à être proclamés, chantés, et non seulement lus des yeux, la langue devait se couler dans une structure rythmique suffisamment claire : non pas un retour artificiellement régulier qui impose des violences au texte original, mais une attention au rythme verbal, à la disposition des accents, à l'équilibre des voyelles et des consonnes, au rôle et à la place des muettes. Nous avons là un impératif particulièrement exigeant, compte tenu des données de la langue française.

## II. PAUVRETE ET RICHESSE D'UN VOCABULAIRE

Connaissez-vous Paris ? Il y a, bien sûr, plusieurs façons de faire la connaissance d'une ville. Parcourez-la à pied : c'est irremplaçable. Prenez le métro : il y a un charme assez particulier et quand même assez relatif. Montez à la Tour Eiffel : le coup d'œil est unique. Vous avez une première plate-forme à 57 mètres, une deuxième à 115 mètres, la troisième à 274 mètres. La hauteur peut varier de 15 centimètres suivant la température. N'ayez pas peur : l'oscillation au sommet, sous l'action des plus grands vents, ne dépasse pas 12 centimètres. La vue peut porter jusqu'à 67 kilomètres — il est rare que l'atmosphère le permette. Mais Paris et sa banlieue immédiate apparaissent comme sur un gigantesque plan (notice du Guide Michelin).

Ce que nous ferions à Paris, faisons-le également avec... le Psautier. Nous pouvons le parcourir lentement, les psaumes les uns après les autres, suivant l'ordre arithmétique ou selon les genres littéraires : c'est incomparable. Nous pouvons en faire l'exégèse la plus approfondie : rien ne la remplace. Nous pouvons — et c'est là que je veux en venir — le survoler, grâce à une analyse statistique du vocabulaire. C'est passionnant et surtout très révélateur.

### **Quelques chiffres**

Le Nouveau Testament, dans sa totalité, compte 5436 mots grecs différents. L'Evangile de Jean, seul, n'en compte que 1011, alors que celui de Luc en compte 2055 et les lettres de saint Paul sont les plus riches avec 2648 mots différents. Mais chacun sait que le vocabulaire « pauvre » de saint Jean est d'une richesse très particulière, si l'on considère une douzaine de ses mots-clefs. Le père (en parlant de Dieu) se rencontre 118 fois ; croire : 98 fois ; le disciple : 78 fois ; le monde : 78 fois ; les Juifs : 71 fois ; aimer-l'amour (pour les deux racines) : 63 fois ; connaître : 56 fois ; je suis : 54 fois ; vivre-la vie : 53 fois ; la vérité (substantif et adjectif) : 48 fois ; témoigner-témoignage : 47 fois ; demeurer : 40 fois. On devine déjà l'originalité de son message.

L'Ancien Testament compte plus de 5000 mots différents, sans compter les noms propres. Le Psautier seul en compte 2209, dont une centaine de noms propres. Cela permettait à un spécialiste d'affirmer que celui qui connaît le vocabulaire du Psautier peut lire presque couramment toute la Bible en hébreu. Entre parenthèses, remarquons que la nouvelle traduction du Psautier respecte l'originalité du vocabulaire, puisqu'elle compte 2416 mots différents.

Cette statistique peut descendre dans les détails. Sur ces 2209 mots différents, 850 ne se trouvent qu'une fois ; 330 : deux fois ; 210 : trois fois. Près de deux tiers de ces mots sont donc rares et même très rares. A l'autre bout de la statistique, une cinquantaine de mots se rencontrent plus de cinquante fois. C'est précisément à partir de ce vocabulaire si pauvre et si riche que nous allons survoler le Psautier.

### **Au cœur du Psautier : le Seigneur**

Une première lecture, déjà, révèle que Dieu, assurément, règne dans le Psautier. Sur les 2527 versets des psaumes, il pourrait bien se rencontrer tous les deux versets.

Du haut de la tour d'observation que représente la statistique, nous savons que le mot Yahveh et Yah, **le Seigneur**, se trouve 735 fois ; le mot Elohim, El, Eloah, **Dieu** : 438 fois ; le mot Adôn, Adonaï : 62 fois. Cela donne un premier total d'environ 1250 emplois, si l'on ajoute le Très-Haut, le Saint d'Israël et d'autres titres encore. Nous avons là, et de très loin, le record absolu de fréquence. Est-ce trop dire que le Seigneur Dieu se trouve au cœur des psaumes ?

Nul n'ignore que la notion de Dieu présentée par les écrits de l'Ancien Testament a connu une longue évolution. D'une première période, celle des tribus nomades, à la prédication des prophètes et à la réflexion des sages, divers aspects se précisent. On sait que la composition du Psautier a duré de longs siècles, six ou sept peut-être. Les psalmistes, même s'ils doivent lutter pour conserver leur foi en Dieu au milieu de toutes sortes d'épreuves, gardent une espérance inouïe et s'abandonnent avec une certitude, qualifiée parfois de mystique, à l'amour de leur Dieu.

Ce Dieu auquel le psalmiste s'adresse des centaines de fois, c'est « mon Dieu », avec ce pronom très personnel qui, dans sa simplicité, cache un secret, mais révèle un amour. « Notre Dieu », c'est « le Seigneur », celui qui a dit : « Vous serez mon peuple ». Le psalmiste le connaît par son action toute-puissante, par ses merveilles, par son nom, qui est un programme : Je suis, je suis là, je suis avec vous. Le mystère de ce nom, c'est Dieu lui-même qui le dévoilera progressivement à son peuple au long des siècles d'intimité qui vont s'ouvrir.

Et c'est Jésus qui nous en fait la révélation plénière, lui, « l'exégète » du Père selon l'expression du Prologue de saint Jean. Nous nous rappelons sans doute une de ses dernières paroles : « Il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi, les Prophètes et les Psaumes » (Luc 24, 44). Mais où le trouver — et d'abord où le chercher — dans ces psaumes composés, priés, écrits des centaines d'années avant sa venue ? Que l'on retienne une seule orientation, mais absolument décisive. Dans le psaume 30, le psalmiste avait dit : « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit. » Sur la Croix, Jésus a crié : « Père, en tes mains, je remets mon esprit. » Etienne, qui a voulu mourir comme Jésus, pria ainsi : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. »

### **L'âme du Psautier : l'alliance**

Les psaumes : une liturgie sans fin qui est la vie, au jour le jour, des noces entre Dieu et son peuple. Au jour le jour dans la lumière, mais jusque dans la nuit la plus noire, c'est l'alliance, avec sa joie — le premier mot du premier psaume — mais aussi avec tout le poids de l'homme et ses limites, ses infidélités, dans l'espérance de la pleine délivrance.

Est-ce une surprise que le vocabulaire de l'alliance soit alors en première position ? Et immédiatement, son premier mot « hésèd » qu'il faut bien se décider à traduire, inadéquatement, par **amour**, avec des harmoniques comme bonté, grâce, fidélité. Ce mot d'amour — de fidélité à l'alliance — se rencontre 127 fois. C'est le record des substantifs du Psautier, même s'il est précédé par la terre, l'âme, le temps, le visage et le cœur, car ses derniers mots reçoivent des traductions différentes selon les situations.

Nous voilà assez loin d'une formule hâtive comme celle-ci : l'Ancien Testament, c'est la loi de la crainte ; il faudra attendre encore longtemps la révélation d'une loi d'amour...

Ce vocabulaire se diversifie avec la terminologie propre aux clauses de l'alliance : les huit principaux mots de la **loi** et des **commandements** qui apparaissent plus de 200 fois en tout.

L'alliance s'exprime donc par l'amour, l'attachement qui existe entre les deux partenaires. Ce lien est solide, de la solidité même de Dieu ; il appelle la **confiance**, l'**espérance**. Faut-il s'étonner si ce « vocabulaire de base » se rencontre plus d'une centaine de fois ?

## Les deux voies

Dès le premier psaume, le monde apparaît comme cassé en deux : les bons et les méchants. C'est un fait pour le psalmiste. Il ne juge pas, d'abord ; il constate.

Le **méchamment** du premier verset entraîne toute une meute après lui : des dizaines de complices, avec environ 200 emplois en tout. Mais le **juste** qui lui fait face, possède également une famille très nombreuse, tout aussi variée, où se rencontrent, entre autres, le fidèle, l'innocent, le pauvre, le serviteur, avec, au loin, mais si proche, le Messie, dès le deuxième psaume — qui fut, une fois, lié au premier.

C'est à partir de cette situation dramatique, de cet affrontement, de cette lutte à mort, il faut le dire, que le Psautier commence sa prière.

## Les mots de la prière

Il est extrêmement intéressant de s'arrêter maintenant aux douze verbes qui se rencontrent le plus souvent dans le Psautier. Leur fréquence décroissante — de 100 fois à 50 fois chacun — est aussi révélatrice que leur simple présence. Et ils nous posent une question fondamentale : « Dis-moi comment tu pries et je te dirai qui tu es. »

Le premier verbe, **louer**, apparaît une centaine de fois. Est-ce si évident que cela ? Est-ce l'attitude foncière, le langage premier de notre prière ? Peut-être. Alors, heureusement, nous sommes au diapason des psaumes. Sinon convertissons-nous ! Et rappelons-nous que le livre des psaumes, dans la Bible hébraïque, porte le titre : Livre des louanges. Voilà le ton du Psautier pour les Juifs, même si les psaumes pris séparément ne volent pas tous aussi haut.

Le deuxième verbe, c'est celui de **l'action de grâce**. Sans doute le mot hébreu est complexe. Les Latins l'avaient traduit par « confiteri ». Il faut admettre que le mot « confesser » en français ne convient pas toujours, car il a pris un sens différent de nos jours. Dans la Bible, le verbe oriente plutôt vers le sens de reconnaître, de proclamer : reconnaître que Dieu est Dieu, et le proclamer ; que Dieu est bon, que son amour est éternel, qu'il me comble de cet amour. Alors, c'est la reconnaissance et le verbe rendre grâce. Si, en face de cet amour, je me reconnais coupable par action ou par omission, ce sera le verbe confesser. C'est à cette altitude que se situe la confession.

**Bénir** : heureusement, ce verbe refait surface dans la prière chrétienne, grâce, en partie, à la liturgie de l'Offertoire de la messe : « Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain ! » « Béni soit Dieu, maintenant et toujours ! » On avait peut-être oublié que la bénédiction remplit la piété juive, qu'on la trouve donc au cœur de la prière de Jésus.

A partir de ces trois verbes, de fréquence très élevée, presque identique, le Psautier nous donne déjà une leçon de prière, sans oublier une note bien caractéristique : cette prière nous introduit dans un triangle d'amour. En disant : « Louez le Seigneur, rendez grâce au Seigneur, bénissez le Seigneur », j'implique trois personnes : Dieu, les autres, moi-même. Ce circuit devient contagieux, irrésistiblement. Me voici apôtre. Quel évangile !

Un deuxième registre de la prière est représenté par les verbes **écouter** et **garder**, deux verbes qui, en hébreu, se plaisent à jouer en faisant une allitération. Le Deutéronome marque une prédilection pour ce couple. « Shema Israël », ce sont les premiers mots du texte bien connu « Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » Ces paroles sont devenues la profession de foi juive. Le

fidèle connaît ce passage depuis son enfance ; il le récite chaque jour deux fois ; il peut aller jusqu'à mourir en le chantant, plutôt que de renier son Dieu et son peuple. Ecouter sans garder, c'est impossible ! Cela devrait être impossible, à moins de vouloir ressembler à l'homme dont parle l'Épître de saint Jacques, « qui se regarde dans une glace et qui aussitôt s'en va, en oubliant de quoi il avait l'air ». Ce couple écouter-garder, Jésus aussi le rappelle : « Heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent ! » Faut-il s'étonner que ces deux verbes se trouvent presque à égalité dans le Psautier : plus de 70 fois chacun.

Nous voici maintenant à un carrefour, à une place, si j'ose dire, que nous apercevons bien de notre tour d'observation. Deux avenues y ont débouché, d'autres vont en partir. Cette « place » ne veut pas symboliser une attitude seulement, ou l'expression de cette attitude, mais plus précisément un état : la crainte de Dieu et la joie.

« Heureux qui craint le Seigneur, qui aime entièrement ses volontés. » C'est le parallélisme qui donne le sens exact à ce verset du psaume 111. Dans un même verset : joie, crainte, amour. Bien sûr, les mots **craindre** et **crainte** (plus de 70 emplois) font problème. Mais il n'appartient pas à une traduction, qui recherche la plus grande approche possible de la Parole de Dieu, de supprimer ce problème.

Ne redisons pas sans réfléchir, puisque nous côtoyons de nouveau le slogan : Ancien Testament = loi de crainte ; Nouveau Testament = loi d'amour. Encore une fois, c'est simpliste et c'est faux ! En approfondissant ce vocabulaire, nous découvrons mieux la sainteté de Dieu qui nous inspire le véritable respect, ainsi que son amour toujours renouvelé qui nous remplit de confiance filiale. C'est dans ce respect et cette confiance, que nous craignons de ne pas assez aimer. Et c'est ce même amour qui nous comble de joie.

La **joie**, oui, celle qui donne le ton à tout le Psautier ; c'en est le premier mot : une béatitude — il y en aura 26 comme cela dans les psaumes — à laquelle Jésus fera écho dès son premier sermon. Et toutes ses manifestations — un seul verbe se rencontre plus de 50 fois ! Ce total impressionnant ne fait pas un contrepoids à la crainte, mais, précisément, cette proximité permet à Ben Sirac le Sage, par exemple,

de proclamer : « La crainte du Seigneur est gloire, fierté, gaieté, couronne d'allégresse ; la crainte du Seigneur charme le cœur, elle donne gaieté, joie, de longs jours (Si 1, 11) ; vous qui craignez le Seigneur, comptez sur sa miséricorde ; vous qui craignez le Seigneur, ayez confiance en lui (Si 2, 7). »

« En mémoire de moi » : nous savons bien que Jésus inscrit son commandement de faire ce qu'il a fait, Eucharistie, dans une tradition aussi longue et aussi profonde que celle des relations entre Dieu et son peuple. Alors bien entendu, au cœur de cette tradition, le **se souvenir** des psaumes plus de 50 fois. Cette mémoire se réfère à l'Alliance, la renforce, l'actualise : c'est le mémorial. Existe-t-il aujourd'hui une place plus exacte pour les psaumes que l'Eucharistie, sa préparation, son rythme, son rayonnement ? A-t-on suffisamment remarqué que ce mouvement de la prière des psaumes — à la lumière des verbes de notre statistique — est parallèle à celui de la liturgie eucharistique ? Aussi bien louange, action et grâce, mémorial, intercession se succèdent mais s'interpénètrent.

C'est dans la contemplation du plan de Dieu et de ses réalisations encore imparfaites, dans un souvenir émerveillé ou attristant, que prend naissance la prière de supplication, parfois déchirante, toujours fervente. Prière de pauvres dans toutes sortes de détresses : maladie, accusation, exil, danger, angoisse, péché. Voici l'autre face de la prière, celle qui parle à Dieu des autres ou de soi-même.

Le Psautier **appelle** ou **crie** plus de cinquante fois, sans compter les nombreux mots apparentés. De David à Jésus, que de cris, situés par les psaumes au cœur d'une révélation pareille à un enfantement parfois douloureux. C'est à cette lumière également qu'il faut comprendre — mais d'abord situer — pas mal de violences de langage à l'égard d'ennemis du psalmiste, qui sont d'abord les ennemis de Dieu. Deux bornes balisent de chaque côté cette route périlleuse : les paroles terriblement terribles de Jésus pour certaines horreurs, et l'indignation, parfois complice, que nous éprouvons, parce qu'il nous arrive de nous reconnaître dans des mots que nous avons peut-être sur la langue ou dans le cœur. Il est plus facile de dire : « Ces gens-là sont bien loin de l'Evangile » que de dire comme Jésus : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Que dit le psalmiste quand il appelle et quand il crie ? « Délivre-moi, libère-moi, rachète-moi, sauve-moi. » Plus d'une cinquantaine de fois le mot **sauver**, qui sera le nom même de Jésus « lorsque les temps furent accomplis ». Ne s'agit-il pas là de « ces Ecritures qui, précisément, rendent témoignage » de lui (Jn 5, 39), « tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes » (Luc 24, 44) ?

Avez-vous reconnu, dans ces mots de la prière des psaumes, le mouvement même du Notre Père, si neuf toujours, et si ancien ? Ne disons pas immédiatement que le Pater est un psaume. Reconnaissons que les psaumes nous préparent au Notre Père, et que le Notre Père, à son tour, révélation plénière de Jésus, projette sa lumière sur les psaumes.

### Où est le « psaume » ?

Si le livre hébreu porte comme titre « Livre des louanges », la traduction grecque s'intitule habituellement « psalmoi » ou « psalterion ». Elle nous oriente donc vers une musique, car ces termes s'appliquent à l'action de toucher un instrument, à la mélodie d'accompagnement d'un chant, au chant accompagné, à l'instrument à cordes dont on se sert pour cet accompagnement. Ces mots semblent bien répondre à l'hébreu « mizmor » qui se trouve dans le titre de 57 psaumes et désigne, de façon générale, un chant accompagné. Nous devinons également qu'à l'origine la danse qui accompagnait le chant, le balancement du corps et d'autres « expressions corporelles » exerçaient une influence décisive sur la poétique des psaumes.

La liste de nos verbes se termine par **chanter** et **jouer** qui, avec divers termes apparentés figurent une cinquantaine de fois. Les psaumes chantent et jouent sur toutes sortes d'instruments, ceux du psaume 150 et d'autres encore. Notre connaissance de la technique musicale de David et de ses successeurs est encore bien fragmentaire, mais, petit à petit, les signes de cantillation de la Bible hébraïque livrent leurs secrets.

La tradition chrétienne actuelle rejoint ainsi la longue tradition juive. On suppose bien que cela n'a pas manqué de soulever des problèmes aux Pères de l'Eglise. Relisons les nuances qu'y apporte saint Augustin : les chants sacrés lui inspirent quelque satisfaction, mais il voudrait se

garder de certaines tentations de l'ouïe. « Parfois aussi, je dépasse la mesure, pour me garder de cette duperie même, et je m'égare par un excès de sévérité ; mais je vais si loin, par moments, que pensant à toutes les mélodies et suaves cantilènes qui accompagnent généralement les Psaumes de David, je voudrais les écarter de mes oreilles et de celles de l'Eglise elle-même. Alors me paraît plus sûre la pratique de l'évêque d'Alexandrie, Athanase ; on m'a dit souvent, je m'en souviens, qu'il faisait prononcer le lecteur du psaume avec une flexion si légère de la voix que c'était plus près de la récitation que du chant. Cependant, lorsque je me souviens de mes larmes, que j'ai versées aux chants de l'Eglise dans les premiers temps de ma foi recouvrée ; lorsque, aujourd'hui encore, je me sens ému, non par le chant, mais par les choses que l'on chante, si c'est d'une voix limpide et sur un rythme bien approprié qu'on les chante ; alors la grande utilité de cette institution s'impose de nouveau à mon esprit » (Confessions X, 33).

Voilà une première approche — vue d'avion — du vocabulaire des psaumes. Les avenues et les places y apparaissent plus clairement et, j'ose l'espérer, invitent maintenant à une visite approfondie.

Pour faire écho au premier mot de tout le Psautier, retrouvons une fois encore l'émotion de saint Augustin : « Psalterium meum, gaudium meum ! Mon psautier, ma joie ! » Et pour que cette joie soit contagieuse, reprenons le psaume 116, le plus court, mais qui chante l'éternité de l'amour et de la fidélité de Dieu :

*Louez le Seigneur, tous les peuples ;  
fêtez-le, tous les pays.*

*Son amour envers nous s'est montré le plus fort ;  
éternelle est la fidélité du Seigneur.*

Georges Athanasiadès